

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 7

Artikel: Madeleine
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256032>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sur la place de Monte-Cavallo, ouvrant leur gueule meurtrière contre le Quirinal. « Mort aux Suisses ! A bas les Croates du Vatican ! » sont les cris stridents de la populace.

Une quinzaine d'officiers de la garde civique s'étant introduits dans le Quirinal, reçoivent aussitôt l'ordre d'en sortir. Ils s'y refusèrent, craignant que les Suisses voyant leurs talons, ne leur envoyassent quelques balles. — Je réponds de mes hommes, répondit le colonel Meyer. Donnez-moi votre parole qu'il ne me sera fait aucun mal, et moi même je vous accompagnerai. Cela dit, il suivit ces officiers jusqu'à la fontaine de Monte Cavallo. Là, il fut lâchement abandonné par eux et entouré par le peuple et les soldats armés, qui le couchèrent en joue. — Pour qui es-tu ? Pour le Pape ou pour le peuple ? s'écrièrent-ils. — Je suis pour mon devoir, répondit intrépidement Meyer. Tirez si vous l'osez. J'ai combattu à Vienne. Les insurgés se retirent ; d'autres arrivent, qui placent Meyer de Schauensee devant la bouche d'un canon. — Je reconnais cette pièce ! s'écrie Meyer. C'est le *San Pietro*. Si vous faites feu, l'histoire dira que le 16 novembre, les Romains ont tué l'officier qui reprit avec 25 grenadiers, à Vienne, cette pièce tombée aux mains des Autrichiens. — Meyer recouvra la liberté le soir de ce jour.

Cependant on se bat dans le Quirinal ; les balles arrivent jusqu'à la chambre du Pape ; il y a des morts et des blessés. Une délégation de l'émeute triomphante, demande à être présentée au Pape. Celui-ci veut éviter à tout prix une plus grande effusion de sang. Mais les Suisses refusent d'abandonner leur poste. « Nous mourrons plutôt que remettre nos armes en d'autres mains que celles de notre Souverain ! » fut la réponse de ces braves. Aussi, comme ils furent profondément affligés, ces vaillants gardes, quand sur l'ordre formel de Pie IX, ils durent remettre entre les mains de la garde civique les postes confiés à leur fidélité. Le licenciement de la Garde fut encore une fois décrété, mais toutefois pour peu de temps.

Le 22 novembre 1847, Pie IX s'enfuit à Gaète. Le 25 avril 1849, le général français Oudinot débarqua à Civita-Vecchia avec trente mille hommes ; l'Autriche, l'Espagne et le roi de Naples concoururent aussi au rétablissement du pouvoir temporel du Pape.

Malgré Manzini, qui avait proclamé, le 6 février 1849, la République à Rome le 12

nage, en plongeant, guidés par les indications du gardien resté sur la berge. Enfin l'un de ces courageux sauveurs réussit à saisir le noyé par les cheveux, et aidé de son camarade ils purent gagner le canot de sauvetage qui, à force de rames, s'avancait vers eux, juste à temps pour recevoir le corps inanimé sous le poids duquel ils se sentaient succomber.

III.

Pour la deuxième fois peut-être, Yvonne, dévorée d'inquiétude pendant la longue absence de son mari, ouvrait la porte de sa mansarde, se penchait sur la cage de l'escalier et prêtait l'oreille, espérant toujours entendre le bruit familier des pas de Pierre, lorsqu'un mouvement inusité dans l'escalier et le son des voix de ceux qui rapportaient le noyé, vinrent la frapper au cœur.

L'ascension de ces cinq étages sur des marches étroites et hautes, fut aussi lente que difficile.

Enfin le convoi s'arrêta sur le palier, à

avril 1850, Pie IX faisait sa rentrée en triomphe, dans son ancienne résidence.

(La fin prochainement.) L. BAUME.

Ce qu'on voit en France

En décembre dernier, à Dompierre, arrondissement de Mirecourt, dans les Vosges, un des plus farouches sectaires du lieu avait donné à ses chevaux des noms vénérés de tous les catholiques : *Sarto*, *Turinaz*, *Foucault* (noms des évêques de Nancy et St Dié) etc. Il avait en outre menacé, une fois la loi de séparation votée, de louer l'église paroissiale pour y loger ses chevaux. Lors de la Fête-Dieu, il longea la procession du Saint-Sacrement avec cheval et voiture au triple galop au risque d'écraser les enfants qui étaient dans le cortège et en chantant à tue-tête.

Or, ce terrible homme, raconte la *Croix* de Paris, vient de voir son écurie complètement vidée en dix jours par la mort de ses six chevaux. Plusieurs vétérinaires n'ont trouvé aucune trace d'épidémie ; de plus les écuries avoisinantes ne sont pas atteintes. Les chevaux sont tombés dans l'espace de quelques heures sans paraître malades.

Ce fait est horrible, mais qu'impressionnante en a été la punition ! Mais que dire de celui rapporté dans la *Croix* du 11 février par Pierre l'Ermite qui a lu... *de ses yeux* lu le récit suivant consigné dans une lettre reçue la veille d'un curé de campagne. Je copie textuellement :

« ... L'agent du f.-c. faisant l'inventaire dans l'église, demanda au prêtre s'il y avait des vases sacrés dans le tabernacle ? Le curé répondit :

— Non... il y a seulement quelques hosties consacrées, enveloppées dans un corporal.

— Qu'appellez-vous « corporal »... ? insiste l'agent.

— C'est un linge fin, pour recevoir les Saintes Espèces.

« Et le receveur inscrivit sur son inventaire :

Linge fin... (batiste probablement) et hosties consacrées... 0 fr. 50. »

Et le village où s'est paisiblement déroulée cette ignominie fut rougi, abreuvé en 1870 du sang des plus ardents chrétiens français !..

l'entrée du couloir. L'un des porteurs se détacha du groupe, se dirigeant vers la porte qu'Yvonne venait de refermer. La jeune femme ouvrant, se trouva en face d'un agent de la sûreté. Il se découvrit :

— Madame Lenorey ?

— Monsieur !..

Instinctivement elle avait joint les mains et demeurait tremblante et sans voix. Sa gorge se refusant à laisser passer un son. Le regard seul interrogeait.

Devant cette femme dont le visage très jeune encore, émacié par les privations, exprimait une si vive anxiété, l'agent s'inclina avec autant de compassion que de respect.

— Il est arrivé malheur à mon mari ?.... articula-t-elle enfin.

— Rassurez-vous et tâchez de vous remettre, madame ; votre mari n'a pas moins besoin de votre courage que de vos soins.

— Qu'y a-t-il ?... dites-le moi, je vous en prie, je veux le savoir.

— Il y a... qu'en s'appuyant sur le para-

C'est tout, mais n'est-ce pas monstrueux ! ? Traiter et mépriser Dieu de la sorte, en vérité, c'est plus que de le haïr.

Judas estimait encore quelque peu Notre Seigneur Jésus-Christ, puisqu'il le vendit pour 30 deniers — environ 150 frs. de notre monnaie actuelle. L'agent du gouvernement français se contente d'une estimation de 0 fr. 50 y compris le linge fin qui enveloppe les Saintes Espèces.

Nous avons eu en Suisse et dans notre Jura en 1874, (c'est un fait historique) un impie qui demandait à un prêtre arrêté pendant le Kulturkampf portant sur lui la Sainte-Eucharistie : Combien en faudrait-il de ces pains à cacheter pour engraisser un porc ? !

Le malheureux qui proféra cette parole abominable trouva plus tard son chemin de Damas et fit acte de repentance, mourant réconcilié avec Dieu. Il eut pendant quelque temps la haine de Dieu, mais encore une fois cette haine me paraît moins coupable que le mépris qu'on a fait de Lui sur un point de la France. La haine qu'on Lui porte accuse qu'on croit en Lui. En effet, on ne blasphème pas ce qu'on ignore, mais le mépriser comme l'a fait l'agent du fisc français, c'est vouloir l'annihiler et l'outrager dans ce qui constitue sa nature essentielle qui est d'*Être* et de rester toujours l'*Être* par excellence.

En lisant ces lignes écrites sous le poids de l'indignation, nos chers catholiques sauront faire, j'en suis sûr, un acte de réparation et une protestation de fidélité et d'amour envers Notre Seigneur Jésus-Christ.

T. V.

MADELEINE

(Suite et fin.)

III

Les lettres de Paris, néanmoins, continuèrent d'arriver régulièrement.

Chaque semaine, à peu près, on apportait une nouvelle qui allait rejoindre les autres sur la cheminée, où la veuve les empilait sans les ouvrir.

Puis, insensiblement, elles se lassèrent, les pauvres missives, d'être ainsi méprisées, de rester sans réponse. Elles ne vinrent plus qu'à de rares intervalles. Et, enfin,

pet d's quais, M. Lenorey a perdu plante et est tombé à l'eau.

— Oh ! mon Dieu !... interrompit-elle en palissant affreusement.

— On a heureusement pu le retirer presque immédiatement, reprit bien vite l'agent.

Elle tourna vers le messager de cette terrible nouvelle, des yeux dilatés par l'angoisse, et très courageusement :

— Je vous en prie, monsieur, conduisez-moi de suite vers lui, je veux le voir, je veux le sauver ! dit-elle.

— Il est à quelques pas ; votre adresse, trouvée sur une lettre dont votre mari était porteur, nous a permis de vous le ramener. Préparez vite ce qui est nécessaire, on me suit.

En un instant, Yvonne mit au lit l'unique paire de draps de rechange, ralluma le feu, qu'elle venait d'éteindre par économie, et courut à la porte à laquelle arrivait au même instant le lugubre convoi.

(A suivre.)

elles cessèrent tout à fait, jusqu'au jour où quelques années après le facteur Yvonnice sortit de sa boîte une petite enveloppe largement encadrée de noir.

— Des nouvelles de... Paris, fit-il d'une voix incertaine.

Corentine avait senti un brouillard passer devant ses yeux ; elle s'assit sur la plus proche chaise.

— Lis, Yvonnice ! murmura-t-elle de son rude organe qui s'étranglait.

Le facteur déchira l'enveloppe, déplia la feuille de papier, bordée, elle aussi, de la bande de deuil.

— Ce n'est pas de votre fils, dit-il très bas ; c'est signé de « Madeleine »...

— Lis ! répéta la veuve d'un accent plus sourd.

Et, troublé, Yvonnice lut.

Elle disait, la triste lettre noire, qu'une épidémie de fièvre typhoïde sévissait dans le quartier habité par le jeune ménage Malhouët, qu'Hervé, souffrant et affaibli depuis longtemps, ainsi que maintes fois il l'écrivait à sa mère, avait été une des premières victimes du fléau. Selon son suprême désir, sa dépouille mortelle allait retourner à la terre natale. Et Madeleine, désormais seule au monde, suppliait la mère de lui permettre de venir pleurer avec elle celui que toutes deux, elles avaient tant aimé...

Corentine ne bougea pas ; elle était comme une bête assommée.

Quand elle eut repris ses sens, elle ne fit pas répondre à l'implorante épître. Hervé était mort ; que lui importait le reste ? Que lui importait surtout l'étrangère qui s'était approprié quelques années de cette vie disparue, la femme que Corentine englobait confusément dans sa haine farouche contre la ville qui lui apparaissait comme un monstre dévorateur de ces grands enfants que restent les hommes éloignés de leur mère ?

IV

Corentine s'asseyait toujours devant la porte de la maison. Mais son regard ne son-
dait plus le lointain du chemin. Elle n'attendait plus rien. Elle vivait à peine, pétrifiée dans son deuil taciturne et morne, dans le souvenir épouvanté du vœu formé jadis et si logiquement accepté : il lui était revenu son Hervé, mais entre les planches d'un cercueil, et elle le regardait pour toujours, là-bas, sous la dalle du cimetière où, chaque matin, elle s'agenouillait !

La journée, ensuite, s'écoulait, pesante, prolongeant la pensée du pèlerinage de douleur et le rêve obscur qui, maintenant, emplissait le cerveau embrumé de la solitaire. Bientôt, elle partirait aussi, son corps lassé irait dormir à côté de celui d'Hervé ! Et elle caressait le songe d'un monde autre, où, par delà la terre, les âmes se retrouvent et s'expliquent, où les enfants redevennent petits et dociles et les mères tendres et douces, tous heureux une fois libérés de l'enveloppe humaine qui trahit, arrête les élans du cœur et l'humilité des regrets...

Vers la fin d'un brûlant après-midi d'août, elle remuait ces germes d'idées dans son esprit engourdi, lorsque le son d'une voix timide la tira de sa méditation prostrée.

— Pardon, madame...

Corentine leva la tête, qu'elle tenait toujours, à présent, penchée sur sa poitrine, et son regard atone dévisagea une inconnue debout en face d'elle.

C'était une jeune femme de vingt-cinq ou vingt-six ans, modestement vêtue de deuil.

Ses chaussures et le bas de sa robe noire couverts de poussière disaient qu'elle avait dû four nir un long trajet, et un grand air de lassitude était répandu sur sa figure douce et pâle, à moitié cachée par les feuil-
lages de la magnifique gerbe de roses que ses bras pressaient contre elle, d'un geste de tendresse.

En dépit de cet examen favorable, la veuve ne répondit pas, attendant, avec cette indifférence que, désormais, elle apportait à toutes les choses.

Et l'étrangère reprit :

— Pardon, madame... voudriez-vous me faire la charité d'un verre d'eau ?... J'arrive de loin, la chaleur est accablante, et je suis bien épuisée !

Jamais Corentine Malhouët ne s'était refusée au devoir d'accueil ; elle se leva et, désignant sa maison dit simplement :

— Entrez !

Une seconde après, elle plaçait devant la voyageuse, sur une serviette de toile bise, une jatte de lait et du pain.

La jeune femme suivait, d'un œil de tristesse étonnée, l'allure cassée de la veuve, ses gestes lents, comme désintéressés de tout, et devinant là une grande douleur, comparable peut-être à celle qui avait ravagé sa vie et faisait que rien ne lui était plus, elle remercia avec plus d'effusion.

— Merci, madame... Oh ! merci mille fois !... C'est trop de bonté !...

Corentine soupira et, soucieuse de se montrer hospitalière, fit violence à son mutisme pour demander :

— Vous n'êtes pas du pays ?

— Non, je suis Parisienne...

La vieille femme eut un tressaillement ; de la dureté vibrante dans sa voix quand, au bout d'une seconde, elle questionna :

— Alors, qu'est-ce que vous venez faire ici ?...

L'étrangère caressa du regard les roses qu'elle gardait près d'elle, sur la table ; des larmes perlèrent au bout de ses longs cils, et son organe de cristal semblait prêt à se briser, tandis qu'elle répondait :

— Je viens rendre visite à une tombe... J'ai quelqu'un ici... Est-ce loin, madame, le cimetière ?

— Tout droit... derrière l'église qu'on aperçoit de là, répliqua Corentine, si bas que son interlocutrice l'entendit à peine.

Toutes deux se turent. La hantise coutumière les avait ressaisies. Chacune s'abandonnait maintenant à la torture secrète de sa vie, et elle perdirent la conscience de leur mutuelle présence.

Corentine s'était assise, les mains au long des genoux, les yeux dans le vague, immobilisée soudain en une pose d'indicible détresse.

La jeune femme ne bougeait pas davantage, son pur regard assombri, ouvert sur quelque vision d'horreur...

Cependant, elle se réveilla la première de ce cauchemar qui les paralysait ; elle se leva, remercia de nouveau et, reprenant ses roses, s'en alla vers le chemin, de la démarche inégale et hâtive de ceux qui touchent à un but cher et redouté...

Corentine l'avait suivie.

Invinciblement, sans pensée, elle allait, parce qu'une puissance inconnue et irrésistible la jetait sur les pas de cette inconnue...

Toujours derrière la jeune femme, elle pénétra dans le cimetière, la vit chercher, lire les inscriptions des dalles funèbres, et enfin s'abattre, sanglotante, sur la tombe d'Hervé.

Un grand frémissement secoua la mère... La brise très douce lui apportait le murmure de la voix éplorée qui se lamentait, parlait au mort... Avec des précautions infinies, pour que ne criât point le gravier du sentier contourant le triste et gracieux encos, tout fleuri par l'été, Corentine alors s'approcha.

Prosternée, embrassant à plein bras la pierre qui portait le nom d'Hervé Malhouët, l'inconnue laissait échapper des phrases au milieu de ses larmes :

— Je suis venue te voir, mon Hervé ! murmurait-elle... Je n'y tenais plus !... je ne pouvais plus vivre, loin de cette place où tu dors !... C'est que tu t'es trompé, mon bien aimé !... Tu m'avais assuré que ta mère est bonne sous sa rugueuse écorce... qu'elle me permettrait d'habiter avec elle, afin que nous parlions de toi... Je lui ai écrit, comme tu l'avais ordonné, et j'ai attendu longtemps... Mais rien n'est arrivé... Pas même un mot !... Elle ne veut pas de celle que tu chérissais !... Alors, j'ai tout quitté et je suis venue !... Je resterai dans ce pays, le tien, mon aimé !... Je trouverai bien à y gagner mon pain !... Et tous les jours, comme aujourd'hui, je t'apporterai des roses... et je te pleurerai !...

Les larmes glissaient le long de ses joues, tandis qu'elle exhalait ainsi sa douleur, en paroles que brisaient les sanglots.

Soudain, elle poussa un cri et se retourna effrayée.

Corentine lui avait mis la main sur l'épaule.

— Relevez-vous, Madeleine, dit la vieille femme de sa voix rude qui tremblait ; à l'avenir, nous le pleurerons ensemble.

Jean de MONTHEAS.



Les pluies de sang

Eméric Roger, bourgeois de Delémont, nous a donné un recueil de notes qui vont de 1706 à 1800. Il raconte entre autres l'épouvante du peuple un matin en voyant la contrée couverte de sang. C'était en hiver. Ce phénomène si rare avait surexcité les intelligences et on se croyait à la veille de grandes guerres où beaucoup de sang serait répandu dans la contrée.

Le temps n'est pas encore si éloigné où la crédulité populaire ajoutait foi à la chute des pluies de sang. Ces légendes étaient inspirées par la chute de pluies colorées par des crépuscules organiques ou minéraux soulevés dans l'atmosphère par des tourbillons.

Dernièrement, M. Daubrée a transmis à l'Académie une note de M. Delamay, capitaine d'artillerie de marine, sur un fait de ce genre observé en Cochinchine le 13 décembre 1887. Le phénomène a été décrit comme suit par M. Thorausé Phù de l'arrondissement de Tay-Ninh :

« Le 13 décembre dernier, je revenais à Tay-Ninh, dans ma famille, sur une voiture publique où avaient pris place quatre voyageurs et deux enfants, aussi du pays, lorsque vers quatre heures, à 8 kilomètres environ de Tay-Ninh, le jeune conducteur malabare, en se tournant vers moi, me demanda avec colère pourquoi j'avais répandu sur ses vêtements du sang provenant de la coupure de mes doigts. Furieux de ce reproche qui n'était pas fondé, je jetai un coup d'œil sur moi-même et, à mon grand étonnement, je trouvai mes doigts pleins de sang. A cette vue, je crus qu'ils avaient été en effet coupés, sans que je m'en fusse aperçu, par quelque chose